

VICTOIR HUGO

L'Art d'être grand-père

HUGO, Victor, *L'Art d'être grand-père*. (1877) Préface de Michel Butor. Édition de Pierre Albouy. *Poésie* / Gallimard. 2025. 261 pages.

Victor Hugo (1803-1885) publia *L'Art d'être grand-père* en 1877 alors que sa famille était déjà bien réduite. Après la disparition tragique de Léopoldine, sont advenues les morts rapprochées de sa femme (1868) et de ses fils Charles (1871), François-Victor (1873). Ne lui restaient plus qu'Adèle, internée à Saint-Mandé, la fidèle Juliette Drouet et les deux orphelins de Charles, Georges né en 1868 et Jeanne née en 1869, que lui amena sa belle-fille, en 1870, alors qu'il était en exil. Il ne cessa plus par la suite de les recevoir régulièrement chez lui ou de leur rendre visite.

Le recueil regroupe des poèmes consacrés aux enfants, à l'enfance et à la transformation qu'opère en lui le contact avec des petits êtres qui s'ouvrent à la vie, à sa nouvelle position, père du père qui n'est plus. Il est émerveillé de la beauté, de la fraîcheur et du mystère des petites vies. Les gazouillis de Jeanne, semblables aux chants des oiseaux, l'emportent dans des rêves d'au-delà, ainsi que la comparaison de Jeanne avec les fleurs. Il exprime la timidité ressentie devant l'enfant : malgré sa fierté, sa notoriété, malgré les combats menés, il se sent tout petit devant Georges et Jeanne, « Et me voilà vaincu par un petit enfant. » (p.37). Il en est régénéré et s'empare à plusieurs reprises de ce thème classique de la fontaine de jouvence. L'apaisement, la consolation font partie des dons reçus : « Quoi ! le mal est partout ! Je regarde une rose / Et je suis apaisé. » (p.43). Le regard sur ses petits-enfants le conduit aussi à un retour sur lui-même, et ce n'est pas sans malice qu'il évoque « Les fredaines du grand-père » (p.121), ses premières émotions amoureuses à l'âge de neuf ans avec une petite Pepita, dans le palais Massenaro à Madrid, occupé par les forces françaises.

Dès les premiers poèmes regroupés sous le titre de « À Guernesey », Hugo ne s'en tient pas aux extases que lui procurent Georges et surtout Jeanne, à laquelle il consacre pas moins de cinq poèmes portant le titre de « Jeanne endormie ». Il intègre cette hymne à l'enfant dans sa perception de la vie et du monde en procédant souvent par élargissement ; « vaincu par un petit enfant », il dissertera plus loin sur la supériorité de la faiblesse sur la force ; ou encore, « Jeanne était au pain sec... » (p.102) lui permet de dire ce qu'il pense des censeurs, maîtres ou prêtres, en faisant montre d'un réel anticléricalisme ; il soutient la clémence, et apporter un pot de confiture à Jeanne dans le noir d'un cagibis est du même ordre que réclamer l'amnistie pour les communards. Il reprend des poèmes écrits bien avant la naissance des enfants afin d'exprimer son indignation, sa colère sur l'ordre des choses, en soudant parfois les deux thèmes, comme lorsqu'il fait le parallèle entre l'enfant et le peuple (p.159). Il exalte la puissance de la nature en même temps que celle des faibles et des enfants. « Que les petits lironnent quand ils seront grands », dernier regroupement de poèmes, est une sorte de testament spirituel dans lequel il exprime en cinq poèmes, ce qu'il pense, ce qu'il croit, ce dont il rêve et ce qu'il voit. La réalité le conduit au pessimisme, au reniement du divin : « Mais ce Dieu même, je le nie » (p. 205). Il y insiste sur la dualité de l'homme à la fois sublime et grotesque, reprise à sa manière un peu grandiloquente du mot de Montaigne, « l'homme n'est ni ange, ni bête »

Hugo se plaît à user de différents registres, poésie enfantine des contes, comptines, danses, poésie élégiaque, poésie philosophique, tout en respectant la métrique, la rime et en soignant ses chutes, pour exprimer le sentiment de la continuité, de la perpétuation de soi-même, le sentiment de l'expansion de son être par la grande paternité.

Citations

JEANNE FAIT SON ENTRÉE

« Jeanne parle ; elle dit des choses qu'elle ignore ;
Elle envoie à la mer qui gronde, au bois sonore,
À la nuée, aux fleurs, aux nids, au firmament,

À l'immense nature un doux gazouillement,
Tout un discours, profond peut-être qu'elle achève
Par un sourire où flotte une âme, où tremble un rêve,
Murmure indistinct, vague, obscur, confus, brouillé,
Dieu, le bon vieux grand-père écoute émerveillé. » p. 35

GEORGES ET JEANNE

« Et moi qui suis le soir, et moi qui suis la nuit,
Moi dont le destin pâle et froid se décolore,
J'ai l'attendrissement de dire : Ils sont l'aurore. » p.39

« Je rêve l'équité, la vérité profonde,
L'amour qui veut, l'espoir qui luit, la foi qui fonde,
Et le peuple éclairé plutôt que châtié.
Je rêve la douceur, la bonté, la pitié,
Et le vaste pardon. D'où ma solitude. » Fraternité. p. 193

« (...)
Être pour deux destins construit,
Ayant, dans la céleste sphère,
Trop de l'homme pour la lumière,
Et trop de l'ange pour la nuit. » L'âme à la poursuite du vrai. p.199